

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE LYON

CONNAISSANCE
DE LA GRÈCE ANTIQUE

DISCOURS DE RÉCEPTION

prononcé dans la Séance publique du mardi 15 février 1944

PAR

M. CHARLES DUGAS

Membre de l'Institut.

LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

4, RUE GENTIL, 4

1944

Bibliothèque Maison de l'Orient



171978

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE LYON

CONNAISSANCE DE LA GRÈCE ANTIQUE

DISCOURS DE RÉCEPTION

prononcé dans la Séance publique du mardi 15 février 1944

PAR

M. CHARLES DUGAS

Membre de l'Institut.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MES CHERS CONFRÈRES,

En m'élisant à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon vous m'avez fait un grand honneur. Cet honneur, je le sais, je le dois avant tout à la fonction que j'occupe ; en appelant parmi vous le Doyen de la Faculté des Lettres, vous avez voulu marquer encore une fois que vous considérez les Facultés comme des organismes essentiels de la vie lyonnaise, que vous intégrez leur œuvre dans la tradition intellectuelle lyonnaise. Soyez certains que, mes collègues comme moi-même, hôtes temporaires ou définitifs de cette grande cité, nous apprécions à sa valeur ce geste d'accueil périodiquement renouvelé et que, membres de l'Université de Lyon, nous sommes fiers de mettre nos travaux sous le patronage du génie lyonnais, ce génie aux formes si diverses, tantôt rudes et déconcertantes, tantôt séductrices et raffinées, mais auquel ne manquent jamais deux caractères, deux caractères qui sont aussi, je crois bien, ceux de l'esprit universitaire : la probité de recherche et l'indépendance de pensée.

Aussi, puisque c'est moi qui ai bénéficié de cet honneur, je tiens à vous dire combien m'a touché un choix qui, en me faisant votre confrère, me fait tout particulièrement le successeur de Camille Germain de Montauzan. J'imagine que Camille Germain de Montauzan devait être l'un des membres les plus assidus de votre compagnie ; car tout l'attachait à vous : le culte des belles-lettres et l'amour du passé lyonnais. Le passé lyonnais : toute son œuvre d'archéologue lui est consacrée, depuis sa thèse sur les aqueducs antiques de Lyon jusqu'aux premiers chapitres de la belle *Histoire de Lyon*, publiée sous la direction de notre confrère M. Kleinclausz, en passant par ses rapports si pleins de substance sur les fouilles de Fourvière. Et ces fouilles de Fourvière elles-mêmes n'ont-elles pas tenu dans son activité une place de prédilection ? Les belles-lettres : je pense qu'il est un de ceux qui, dès leur jeunesse, ont donné dans leurs préoccupations quotidiennes une place à la poésie ; vous savez comment il aimait par des lectures publiques à en répandre la connaissance et le goût, comment il présidait avec zèle et autorité aux destinées de la Société des Lamartiniens. Et son esprit si courtois, si délicat n'était-il pas comme imprégné de lettres, de belles-lettres, en donnant à l'expression la plénitude de son sens et en signifiant par là quelle satisfaction supérieure Camille Germain de Montauzan trouvait dans la fréquentation des Muses ?

MESDAMES, MESSIEURS,

L'usage veut que tout nouvel élu apporte à l'Académie, comme tribut de reconnaissance et gage de collaboration, un discours. Vous avouerez-je que, lorsque j'ai été l'objet de son choix, je n'ai pas hésité sur le sujet que je devais traiter devant vous ? Je suis un universitaire et ma vie a été consacrée à l'étude et à l'enseignement de la Grèce antique. Il m'a donc paru tout indiqué de vous présenter aujourd'hui les réflexions d'un vieux professeur d'archéologie grecque lorsque, examinant la nature et les méthodes de la discipline qu'il enseigne, il essaie d'en préciser la valeur à la fois scientifique et éducatrice. C'est pourquoi, en donnant à ma lecture ce titre : *Connaissance de la Grèce antique*, je me suis proposé de vous sou-

mettre une réponse à ces deux questions : Comment connaissons-nous la Grèce antique ? et : A quoi sert l'étude de la Grèce antique ?

* * *

Le point de départ et la base de notre connaissance de la Grèce antique, ce sont les textes littéraires dont un nombre, à première vue considérable, nous est conservé ; leur ensemble varié reflète la diversité de l'intelligence et de l'imagination grecques. Depuis l'aube de la civilisation hellénique jusqu'au déclin de la société païenne, épopée, drame, lyrisme, philosophie, histoire, éloquence, quel trésor de chefs-d'œuvre s'offre aux yeux éblouis des modernes ! Ce trésor est devenu l'objet de toute une science, la philologie classique, dont les recherches n'ont cessé de se développer depuis la Renaissance. Grâce à son effort sans cesse renouvelé on a restitué à ces textes, parfois altérés par la transmission manuscrite, leur forme la plus pure ; on les a classés, datés ; on en a méthodiquement retiré tous les renseignements qu'ils pouvaient contenir. C'est ainsi que s'est déroulé devant nous ce vaste panorama de la Grèce antique, avec ses périodes éclatantes et ses périodes de dépression, avec ses poètes inspirés et ses historiens minutieux, ses grandes cités créatrices, ses sanctuaires animés par le souffle des puissances divines, ses grands élans spirituels ou politiques et la modeste activité de ses humbles, les travaux et les jours de ses villageois, de ses petites gens, de ses moindres divinités. Homère et les principes de la société héroïque, la formation de la cité et la constitution du droit, Pindare et l'exaltation lyrique, l'incomparable floraison autour de Périclès et immédiatement après lui du drame, de la comédie et de l'histoire, l'épanouissement de la philosophie et de l'éloquence au iv^e siècle, les luttes civiles et les grands redressements patriotiques, puis les formes nouvelles qu'en une évolution féconde la transformation sociale de l'époque hellénistique impose aux divers aspects de la pensée et l'essor pris à ce moment, dans tous les domaines, par la recherche scientifique, enfin, avant le grand renouvellement de l'ère byzantine, les dernières leçons, les dernières créations païennes d'un peuple dont la vitalité

*

est indomptable : toute une histoire dont nous vivons encore est incluse dans ces textes, et l'œuvre de la philologie classique a consisté, par un examen de plus en plus scrupuleux, à en établir avec une précision chaque jour accrue le cadre général, les aspects d'ensemble et jusqu'aux détails.

Mais tout l'héritage écrit de la Grèce classique n'est pas contenu dans les textes transmis par la tradition littéraire. Deux autres séries de documents viennent les compléter et leur importance est devenue telle que l'étude en constitue deux disciplines indépendantes : épigraphie et papyrologie. Par l'épigraphie sont annexés à la philologie classique les textes gravés sur pierre, textes qui correspondent à peu près à ce que sont aujourd'hui nos archives : archives d'État, archives administratives, même simples archives notariales. A ce mode de transmission étaient confiés les documents qui, en raison de leur importance nationale ou de leur caractère juridique, devaient être authentiqués par un texte inscrit sur une matière durable et aisément contrôlable. Depuis un siècle la science épigraphique s'est énormément développée ; les explorations, les fouilles, les recherches dans les magasins des musées ont fait découvrir un grand nombre d'inscriptions nouvelles qui, dépouillées, confrontées, ont apporté sur les institutions, l'histoire, le droit grecs des précisions de tout genre ; des listes de magistrats établies année par année, des registres entiers de comptabilité publique sont sortis de l'étude de ces textes ; même l'histoire religieuse et la connaissance des croyances ont bénéficié des progrès de l'épigraphie : de quel jour soudain tel modeste ex-voto, telle brève inscription funéraire peuvent éclairer la foi de ceux qui les ont dédiés !

La papyrologie est une science plus récente : née en Egypte à la suite de la découverte de papyrus grecs dans le dernier quart du XIX^e siècle, elle est maintenant l'auxiliaire indispensable de la philologie. Non seulement elle nous a restitué des copies meilleures de textes connus, mais encore des textes entièrement nouveaux. Le poète lyrique Bacchylide, qui était un fantôme avant les découvertes papyrologiques, est devenu par elles une réalité ; elles nous ont rendu les mimes d'Héronidas, des œuvres ou des fragments importants d'Hypéride, d'Aristote, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre. Mais

ce n'est pas seulement l'histoire littéraire qui a profité de ces découvertes : durant des siècles, à la suite de l'installation des Ptolémées sur le trône des Pharaons, l'Égypte a vu se développer sur son sol, parallèlement à la vieille culture conservée dans la population indigène, une culture purement hellénique. Dans la classe de la société d'origine et d'éducation grecques, documents administratifs, contrats, lettres privées, notes quotidiennes étaient naturellement rédigés en grec. Les nombreux textes de ce genre qui nous sont parvenus appartiennent, il est vrai, à une époque plus basse que celle de la Grèce classique et sont généralement postérieurs à l'ère chrétienne. La lumière qu'ils jettent sur les conceptions et le genre de vie d'un des rameaux les plus vigoureux de l'hellénisme n'en complètent pas moins heureusement, en nous introduisant dans un milieu et dans des préoccupations le plus souvent étrangères aux textes littéraires ou épigraphiques, notre connaissance d'ensemble de la civilisation grecque.

Mais la lettre n'est pas tout. Une science de n'importe quelle période de l'histoire réduite à l'étude des textes serait une science singulièrement déficiente. Il faut également s'adresser à d'autres documents qui, pour ne pas s'exprimer par le mot, n'en sont pas moins éloquents, parfois même, dans leur majesté silencieuse, plus instructifs que le discours et plus chargés de révélation. C'est, en premier lieu, le pays. Quelle source inépuisable de renseignements est pour nous la terre de Grèce ! La terre de Grèce, quelque étrange que puisse paraître cette définition, c'est d'abord son soleil. « Il est doux de regarder la lumière, » pleure Iphigénie en suppliant son père, et ses derniers mots, en quittant la scène pour marcher au sacrifice, sont une invocation à la splendeur de la lumière grecque : « O jour flamboyant ! éclat de Zeus... Adieu, lumière chérie. » Pour comprendre dans sa plénitude l'appel de l'héroïne, ne faut-il pas connaître cette intensité lumineuse qui enveloppe la terre de Grèce, qui est l'âme de cette nature, qui donne au roc, à la plante, au sol stérile ou fécond, l'ardent rayonnement de la vie ? C'est ensuite sa mer : « Sourire innombrable des vagues marines, » gémit Prométhée enchaîné. Le terme de mer pour un Grec n'a pas le même sens que pour un riverain de l'Océan, même de la Méditerranée occidentale. Elle est un élément qui partout

pénètre le continent, partout s'associe à lui, et non pas un monde distinct. Elle fait à la vie grecque un cadre, soit de gaieté légère, lorsque ses vagues se culbutent, comme en s'appelant, au souffle de la brise, soit de violence brutale et tapageuse, lorsque les vents pourchassent l'immense troupeau des flots profonds, soit de paix, de calme infinis, lorsque son miroir reflète les nuances changeantes du ciel. La grande majorité des Grecs, fussent-ils les plus terriens des hommes, ont vécu avec la mer, ou toute proche, ou peu distante ; elle est pour eux partie intégrante de leur vie et de leur pensée. Enfin, la terre elle-même, ce sol sur lequel marche l'homme, qu'il cultive, qu'il transforme et qui, à son tour, le façonne en lui imposant ses exigences, que ne nous apprend-il pas sur les modes de vie du Grec antique ? En particulier la vie provinciale en ses multiples variétés, comment nous en faire une idée sans évoquer, à côté de la sèche Attique, de ses oliveraies et de ses vignobles, les labours et les pâturages, les forêts, les lacs et les sources, toute une nature tantôt alpestre et tantôt tropicale, tantôt exubérante et tantôt désertique, qui donne à chaque région son caractère et dont la diversité, le compartimentage sont la meilleure introduction à l'intelligence concrète de l'histoire grecque ?

Après le pays, les monuments, les œuvres d'art, les objets d'usage, c'est-à-dire tout l'ensemble de créations matérielles par lesquelles l'homme rend son existence plus facile, plus agréable ou plus belle. C'est à l'archéologie qu'est confié le soin d'étudier ces manifestations de l'activité grecque. L'archéologie a fait, depuis un demi-siècle, d'immenses progrès, et même la compréhension des textes a souvent bénéficié de son concours. Ces progrès sont surtout dus aux fouilles pratiquées en Grèce dans tous les points que l'histoire ou des trouvailles fortuites signalaient à l'attention des chercheurs ; Athènes, Delphes, Olympie, Délos, Mycènes, Sparte, Corinthe, Samos, bien d'autres sites ont été l'objet d'investigations plus ou moins exhaustives grâce auxquelles l'aspect d'un sanctuaire, grand ou petit, celui d'une ville avec ses édifices et ses habitations sont aujourd'hui connus de nous. En outre, les fouilles ne nous ont pas seulement permis une reconstitution pittoresque de chaque site ; elles ont rendu possible, par l'examen comparatif de chaque catégorie de monuments, un

classement méthodique, géographique et chronologique, dont l'établissement est la mission la plus délicate, mais aussi la plus suggestive de l'archéologie. Grâce à ce classement nous pouvons apprécier, dans chaque région et à chaque époque, l'habileté technique, l'idéal artistique, l'état de la civilisation matérielle ; en particulier pour la connaissance des foyers d'activité provinciaux et pour les époques où les témoignages écrits contemporains sont insuffisants, il y a là un précieux complément d'information aux enseignements des textes. Toute la période qui, en Grèce, a précédé la formation de la race hellénique, celle qu'on appelle la période préhellénique et qui, couvrant approximativement le troisième et le deuxième millénaire, a eu en Crète son principal centre de rayonnement, toute cette période nous est à peu près uniquement accessible par l'archéologie. C'est par l'archéologie que nous connaissons cette grande préface à la Grèce classique, toute une civilisation qui a évolué dans le même pays, mais dont le caractère, les aspects sont foncièrement différents de ceux de la Grèce classique et qui pourtant semble s'être prolongée en elle par de notables survivances. En l'absence de tout texte actuellement déchiffrable l'histoire de la Grèce préhellénique est entièrement fondée sur la documentation archéologique. Et, pour la Grèce classique elle-même, que de renseignements nous manqueraient si temples, maisons, statues, vases peints n'étaient sortis du sol à l'appel des fouilleurs ! Grâce à eux nous pouvons reconstituer les humbles débuts de l'art magnifique que fut l'architecture grecque, réédifier par l'imagination, mais d'après d'authentiques documents, les petits temples, les modestes sanctuaires qui, presque partout, ont précédé les amples et luxueuses constructions de la période classique ; grâce aux jalons précieux que nous ont fournis les fouilles nous pouvons, d'étape en étape, retracer l'évolution de l'architecture et préciser l'apport de chaque génération. En sculpture l'examen approfondi des statues conservées dans nos musées nous permet au moins d'entrevoir l'œuvre des grands statuaires antiques ; Phidias, Myron, Polyclète, Praxitèle ne sont plus pour nous des noms sans contenu concret ; jointe à la série des reliefs, reliefs adaptés à la décoration architecturale, stèles votives ou funéraires, leur œuvre est un des plus sûrs moyens d'accéder à la con-

naissance de l'âme antique. D'une manière moins discursive que la lecture d'un beau texte, la vue des frontons du Parthénon ou des athlètes de Polyclète nous fait saisir, par une immédiate sympathie, la façon dont un Athénien ou un Péloponésien du ^v^e siècle conçoivent l'idéal des puissances divines et celui de l'humanité. Et que dire de tout ce que nous apprennent, à la fois sur la vie courante des Grecs et sur les récits mi-religieux, mi-poétiques qui les ont enchantés, les images innombrables peintes sur les poteries ! Véritables substituts, dans la Grèce antique, de toutes les catégories de l'illustration, des plus artistiques comme des plus banales, les vases peints nous ont conservé, comme en un album à la fois réaliste et poétique, une documentation qui n'est pas seulement notre source la plus sûre pour préciser les détails de la vie matérielle, mais aussi une mine inépuisable de renseignements sur les figures du monde mythologique et héroïque.

*
* *

Philologie, épigraphie, papyrologie, géographie, archéologie : telles sont les principales disciplines qui, s'attachant chacune à une catégorie de sources, ont été mises en œuvre avec un talent indiscutable, parfois avec un véritable génie, pour promouvoir notre connaissance de la Grèce antique. A considérer l'ampleur de la recherche et la grandeur de l'effort qui y a été consacré, on peut croire que nous sommes maintenant en mesure de dresser un tableau de la civilisation et de l'histoire grecques présentant, rigoureusement établis, contrôlés, élucidés, les notions, les faits et les documents essentiels. Le visiteur non initié qui pénètre dans une bibliothèque d'études grecques et qui feuillette les publications, souvent d'une méthode admirable, composées depuis un demi-siècle par les hellénistes de tous pays, peut le croire au premier abord. Mais qu'il pousse un peu sa lecture : il reviendra bientôt de son illusion et je crains bien qu'un sentiment de découragement ne succède à sa satisfaction première. Grandeur et médiocrité de notre science : reprenons l'apport de chacune des disciplines que nous avons passées en revue ; il n'est pas difficile d'en montrer l'insuffisance ou l'incertitude. Et d'abord la première de toutes : la philologie. Combien son domaine

nous apparaît mutilé lorsque nous comparons ce qui nous reste à l'œuvre complète des écrivains grecs ! C'est une bien faible partie de la littérature grecque qui nous est conservée. Pouvons-nous prétendre connaître le théâtre antique alors que nous possédons sept pièces d'Eschyle sur quatre-vingt-dix, sept pièces de Sophocle sur plus de cent, dix-huit d'Euripide sur un ensemble environ quadruple, onze comédies d'Aristophane sur quarante ; que, de leurs prédécesseurs, de leurs contemporains, de leurs successeurs, il ne nous reste que des morceaux fragmentaires ou des vers détachés ? Autant vouloir faire l'histoire du théâtre classique en France avec deux pièces de Corneille, trois de Racine et six de Molière. Sans doute ce sont les œuvres les plus caractéristiques qui sont parvenues jusqu'à nous, celles que l'antiquité considérait comme classiques ; reproduites à ce titre à un plus grand nombre d'exemplaires et plus largement répandues dans les bibliothèques publiques et privées, elles ont eu plus de chances de surnager dans le grand naufrage de la littérature grecque. Il n'en reste pas moins que c'est vraiment un grand naufrage : nous possédons, grâce justement à leur caractère classique, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais de la poésie cyclique, cette poésie épique postérieure à l'œuvre homérique et qui semble avoir tenu une place essentielle dans la culture grecque aux VII^e et VI^e siècles, nous avons une sèche analyse et quelques brèves citations. A la même époque, d'Archiloque, de Stésichore, qui ont été de grands poètes, à peu près rien. Il en est de même de ces philosophes et de ces historiens qui, au VI^e et au V^e siècles, en Ionie, à Athènes, en Grande Grèce, ont été les précurseurs de la pensée moderne. D'un des plus grands mouvements d'idées du monde ancien, le mouvement sophistique, dans la deuxième moitié du V^e siècle, nous ne conservons aucune œuvre authentique, et nous ne nous en faisons une idée que par les attaques de ses adversaires. Autant étudier le XVIII^e siècle français en supposant perdus les écrits de Voltaire, de Rousseau et des Encyclopédistes. La véritable personnalité de Socrate reste pour nous une énigme et c'est pourtant une des figures de l'antiquité grecque sur lesquelles la documentation est le plus abondante. Que dire de Solon, de Thémistocle, de Périclès ! Ce que nous pouvons extraire sur eux des historiens anciens, c'est bien plutôt une image

idéale, comme une statue symbolique évocatrice de leur génie, qu'un portrait vraiment humain, nous donnant, de leur naissance à leur mort, une idée concrète de leur activité. Pour le iv^e siècle, pour la période hellénistique, même, malgré Plutarque et Lucien, pour la période romaine, nous retrouvons semblables et profondes lacunes. C'est à peine s'il nous reste quelques fragments de la comédie nouvelle, qui paraît avoir été un genre si prospère et que nous reconstituons péniblement avec les adaptations de Plaute et de Térence. Nous possédons l'œuvre de Platon et une partie importante de celle d'Aristote, mais de leurs successeurs, les maîtres de ces écoles philosophiques si vivantes, Portique, Académie, Lycée, cyniques, sceptiques, épicuriens, nous devons chercher les idées, plus ou moins déformées et schématisées, dans les écrivains postérieurs. De temps à autre la papyrologie retire du gouffre de l'oubli un auteur ou une œuvre ; mais, quelque joie que nous apportent ces sauvetages, ce qui nous est ainsi rendu est insignifiant à côté de ce qui nous manque.

Et les textes mêmes qui nous sont familiers, les auteurs dont nous possédons les œuvres, pouvons-nous dire que nous les connaissons ? L'abondance des commentaires consacrés aux poèmes homériques est la meilleure preuve des difficultés que soulève toujours l'œuvre la plus classique, la plus universellement répandue de la littérature grecque. Qui en est l'auteur ? Quelle en est la date ? Dans quelles conditions a-t-elle reçu la forme sous laquelle elle se présente aujourd'hui ? Autant de questions auxquelles nos réponses restent singulièrement incertaines. Nous sommes mieux renseignés pour le drame : or, de combien de tragédies ignorons-nous la date ? L'authenticité d'une des plus célèbres parmi les pièces attribuées à Eschyle, le *Prométhée*, n'a-t-elle pas été récemment contestée ? Et la composition de l'*Histoire* de Thucydide ? et la chronologie des *Dialogues* de Platon ? Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les problèmes que nous posent toujours les productions littéraires les plus célèbres de la Grèce ancienne. D'autre part, cette recherche qui est capitale pour l'intelligence d'une œuvre, celle de ses sources et des multiples influences qui ont présidé à son élaboration, c'est à peine si nous pouvons la tenter. Des grandes œuvres classiques qui nous sont conservées nous connaissons le cadre

général, mais le milieu immédiat, les circonstances précises dans lesquelles elles sont nées et qui en expliqueraient les particularités, nous échappent à jamais. Isolées de leur entourage, elles apparaissent ainsi, à qui veut en pénétrer la signification vivante et en retrouver la résonance véritable, étrangement énigmatiques.

L'épigraphie est, au premier abord, plus scientifique. Les textes dont elle s'occupe ont un caractère de rigueur documentaire grâce auquel ils apparaissent comme les témoins incontestables des faits historiques, juridiques, administratifs, qui y sont visés. Mais ces témoins incontestables sont bien souvent fragmentaires ou de lecture difficile ; les marbres sur lesquels ils sont gravés sont brisés, leur surface usée. Il faut déchiffrer des passages parfois presque évanides, compléter les parties manquantes. L'étude d'un texte épigraphique comporte un travail préalable d'établissement qui, s'il est parfois aisé ou simplement le fait d'une technique rigoureuse, est fréquemment aussi conjectural dans ses lectures ou ses reconstitutions. Et ensuite, dans l'interprétation même des textes, que d'incertitudes ! Un exemple entre bien d'autres : dans les documents datés, la date, suivant l'habitude des cités grecques, est indiquée par le nom du magistrat qui a exercé telle fonction dans le courant de l'année, à Athènes par le nom de l'archonte éponyme. Or il est arrivé fréquemment que, dans un laps de temps relativement court, la même fonction a été exercée par des personnages différents, mais portant le même nom. Se reconnaître parmi ces magistrats homonymes, distinguer ceux qui sont identiques et ceux qui sont réellement différents, est un des devoirs, souvent très délicat, de l'épigraphiste ; des solutions adoptées peuvent, en effet, dépendre des décalages chronologiques notables pour des événements historiques importants. Et à quelles lacunes inexplicables, à quelles contradictions actuellement insolubles ne se heurte-t-on pas lorsqu'on veut d'après ces textes, quelque minutieux qu'ils soient parfois, se faire une idée de la constitution d'une cité, de l'organisation d'un culte ou simplement du règlement d'un concours ! Quant aux inscriptions de caractère personnel, ex-voto, dédicaces, épitaphes, on peut dire que, par leur brièveté, elles excitent plutôt qu'elles ne satisfont notre curiosité. Bien souvent elles posent des pro-

blèmes auxquels la carence des documents indispensables ne nous permet pas de donner une solution.

On peut en dire autant de la papyrologie dans la mesure où elle nous fait entrevoir le régime administratif de l'Égypte grecque et où elle nous fait connaître des textes relatifs à la vie privée. Bien qu'ayant ouvert à la science de l'antiquité un nouveau domaine, ce qu'elle nous apporte ne pourrait que paraître bien pauvre et bien déficient à un historien des temps modernes accoutumé à la richesse et à la diversité des archives publiques ou privées.

Examen bien décourageant, allez-vous me dire. Du moins du côté de la documentation concrète, de l'archéologie, de la géographie, pouvons-nous trouver une compensation ? Je crains bien que, là encore, notre espoir ne soit déçu. Sans doute l'archéologie a exhumé des temples, des villes, des sanctuaires. Mais considérons, par exemple, parmi ces derniers, un de ceux sur lesquels les recherches ont été poursuivies avec le plus de méthode et de ténacité : le sanctuaire d'Apollon Pythien, à Delphes, dont l'exploration est une gloire de l'archéologie française. Sans doute on éprouve, au premier abord, un sentiment de sécurité et de satisfaction lorsque, de la porte d'entrée à l'esplanade du temple, on défile, en montant la voie sacrée, entre deux suites de monuments identifiés. Mais ce sentiment ne résiste guère à un examen plus attentif : les identifications, les restaurations qu'on a présentées de ces monuments sont souvent sujettes à discussion ; telle disposition acceptée jusqu'ici sans conteste se révèle brusquement fautive, telle date inexacte. Vérité en 1930, erreur en 1940. De façon plus générale, si l'on tente de se représenter l'état du sanctuaire à tel ou tel moment, les lacunes de nos connaissances apparaissent immédiatement au vague dans lequel nous sommes obligés de laisser des portions entières du terrain. Et notre ignorance est profonde sur des points fondamentaux : origines du culte, création et fonctionnement de l'oracle. Encore ici, bien loin que notre désir de connaître soit satisfait, il semble que chaque trouvaille nous fasse mieux sentir, en soulevant de nouveaux problèmes, l'étendue de notre ignorance.

J'ai rappelé tout ce que l'exploration archéologique nous avait appris sur la Grèce préhellénique. Si le cadre matériel

de la vie dans un palais crétois a pu être reconstitué dans ses grandes lignes, il faut avouer que les hypothèses formées, en l'absence de tout texte, pour se représenter la vie sociale et intellectuelle de ses habitants reposent sur des conjectures bien ténues ; du jour au lendemain elles peuvent être complètement bouleversées.

Mais revenons à la Grèce classique : une grande lacune, que rien ne comble, y est celle de la peinture. Si nos traités usuels d'archéologie grecque ne consacrent aucune de leurs sections à la peinture, ce n'est pas que cet art n'ait pas existé et prospéré ; Polygnote fut un aussi grand maître que Phidias, Apelle que Praxitèle, et le génie créateur des peintres grecs ne fut en rien inférieur à celui des architectes et des sculpteurs ; mais nous avons affaire ici à un naufrage total, à un naufrage que ne peuvent réparer ni l'imagerie des vases, ni les décorations pompéiennes. Dans la statuaire même les pertes sont immenses ; nous ne possédons pas une statue de Phidias, pas une de Myron, pas une de Polyclète ; une de Praxitèle, et encore est-elle contestée. Sans doute sommes-nous arrivés à nous faire une idée concrète de quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, mais c'est grâce aux copies exécutées à l'époque romaine ; or ces copies, dues à la main de praticiens souvent peu soucieux d'exactitude, ne peuvent nous conserver que singulièrement affaibli, sinon déformé, le caractère des originaux. Si, en sculpture décorative, nous sommes plus heureux et possédons frontons, frises, reliefs divers, l'exégète à l'esprit critique qui veut refaire l'histoire de ces monuments et les interpréter se heurte bien vite, ici encore, à des difficultés insolubles. Qu'il me suffise de rappeler que l'attribution des deux plus grands ensembles du v^e siècle, les sculptures du temple de Zeus à Olympie et celles du Parthénon, est un des problèmes archéologiques qui revient périodiquement en discussion.

Dans cet écroulement de nos espoirs pouvons-nous même compter, pour retrouver la Grèce antique, sur la vue et la familiarité du pays ? Sans doute c'est là de l'antiquité ce qui nous reste de plus sûr ; le soleil, la mer et la terre sont immuables, et, sauf dans les centres urbains et leur voisinage immédiat, il ne semble pas que le sol ait subi, depuis l'antiquité, des transformations profondes, ni que les cultures aient

beaucoup changé. Mais le sens même qu'avaient pour l'homme la configuration de tel site ou la nature physique de telle région et les conséquences qui en résultaient pour lui ont été souvent modifiés par les progrès de la technique moderne ; de nos jours l'emprise de la terre n'est plus la même qu'autrefois et nous devons en faire constamment état dans notre effort d'historien.

* *

Comment connaissons-nous la Grèce antique ? A cette question, que j'ai posée en débutant, il semble que nous puissions maintenant donner une réponse assez humiliante : malgré tout le travail et tout le talent dépensés nous la connaissons peu et mal ; lorsque, avec l'aide des diverses disciplines que j'ai évoquées, nous essayons de retracer une période de son histoire, même une de celles où la documentation est le plus riche, nous sommes réduits à nous contenter d'un tableau schématique et lacunaire, d'un tableau où manquent l'étendue d'information et la plénitude de vie propres à nous donner vraiment satisfaction. Alors, venant à ma seconde question : A quoi sert l'étude de la Grèce antique ? nous sommes tentés de nous dire qu'une étude fondée sur une connaissance si déficiente, si insuffisante à tous points de vue, ne peut vraiment servir à grand'chose. Honnis soient donc les humanistes, qui prétendent attribuer tant d'importance, dans la formation de la jeunesse contemporaine, à l'enseignement de la Grèce antique ! On fait place à une science qui sait procurer des certitudes, on ne fait pas place à une science qui avoue de si graves échecs et de telles défaillances. Et pourtant ! Laissons un instant de côté, si vous le voulez bien, la philologie, la papyrologie, l'archéologie, ouvrons un texte de Sophocle ou de Platon, considérons un beau relief du v^e siècle. N'avons-nous pas l'impression que nous entrons en communication avec un créateur inspiré, que nous comprenons son message et qu'il en résulte pour nous un enrichissement spirituel ? Malgré notre ignorance de bien des détails, malgré le vague qui enveloppe toujours pour nous certains éléments fondamentaux de la psychologie antique, y a-t-il donc une telle vertu dans l'héritage grec que les débris venus jusqu'à

nous sont, pour ainsi dire, éclairés d'une lumière intérieure ? En fait il semble bien qu'il en soit ainsi : autant un texte ou un monument grec, si nous entreprenons de l'analyser, de le commenter, de l'expliquer sous tous les aspects, autant ce texte ou ce monument nous apparaîtra obscur, impossible à reconstituer avec son sens véritable, à comprendre tel que les Grecs le comprenaient, autant, si nous le lisons ou le regardons en toute simplicité, il nous apparaîtra clair, aisément accessible, vibrant d'une vie profonde où s'alimente notre propre vie. Il y a donc une intelligence de la Grèce antique qui est indépendante de sa connaissance érudite. Et sans doute la connaissance érudite n'est pas inutile à cette intelligence intuitive et directe ; en précisant, en classant, en localisant dans le temps et dans l'espace, en faisant mieux comprendre les relations des diverses catégories d'œuvres, en évoquant les fantômes de toutes les créations disparues, elle donne une signification plus concrète, plus concrète à tous points de vue : matériel, social, individuel, aux œuvres que nous possédons. Mais la connaissance érudite est comme le condiment qui, s'ajoutant à l'aliment substantiel, en relève la saveur et en fait mieux apprécier la bienfaisance ; cette bienfaisance elle-même gagne peu à l'addition du condiment. A quoi sert donc l'étude de la Grèce antique ? Si insuffisante qu'en soit la connaissance érudite, elle nous fournit cet aliment substantiel et bienfaisant, indispensable à la culture, à la croissance de nos esprits.

Je m'en voudrais, Mesdames et Messieurs, d'insister sur ce point ; je n'oublie point en quel lieu je parle. Faire l'éloge des humanités classiques en une Académie serait enfoncer une porte ouverte ; je ne m'en donnerai pas le ridicule et d'ailleurs craindrais, en m'attardant trop longtemps, de lasser votre attention. Permettez seulement encore au professeur de vous présenter quelques réflexions d'ordre pédagogique.

L'étude de la Grèce antique, ai-je conclu, en dehors de toute considération de recherche érudite, est un élément essentiel de la culture humaine. Je voudrais, en pensant à nos enfants, petits et grands, préciser ce qu'ils me paraissent surtout devoir trouver dans sa fréquentation.

D'abord, me semble-t-il, une gymnastique de l'esprit ; pour analyser une idée, pour éprouver la solidité d'un raisonnement,

rien ne vaut un dialogue de Platon. La méthode socratique, si experte à découvrir le vide des formules creuses, est plus que jamais de mise à notre époque où l'esprit critique a si fortement baissé. « Qu'est-ce que le cordonnier ? A quoi sert la médecine ? Qu'est-ce que le courage ? Qu'est-ce que la sagesse ? » Apprendre à mettre des faits concrets sous les mots abstraits, des idées précises sous les propositions générales, à ne pas employer de mots ou de phrases dont on ne saisit pas le sens dans leur réalité vivante, tout ce travail de décomposition de la pensée et de perpétuelle confrontation de la pensée avec le réel : c'est là la tâche essentielle de l'intelligence, et les discussions platoniciennes, si subtiles en même temps que si nourries de réalité quotidienne, y sont la meilleure préparation.

Après la formation de l'esprit juste, celle de l'imagination et du sentiment. La poésie grecque, épopée, tragédie, est tout un monde, à la fois terrestre et merveilleux, où l'imagination juvénile trouve un aliment approprié. Les figures créées par la Grèce gardent toujours le même inépuisable attrait, dû à ce mélange d'humain et de fabuleux qui, tout en stimulant l'invention poétique, lui impose le cadre d'une discipline. Plutôt que des héros de guerre ou d'aventure, j'en veux citer comme unique exemple un personnage qui, encore aujourd'hui, conserve toute sa jeunesse et sa séduction mystérieuse : le personnage d'Hélène. Figure aux aspects si variés, à la fois respectée et méprisée, détestée et aimée ; pécheresse aux fautes impardonnables et en même temps princesse si noble et si belle que l'antiquité elle-même a voulu l'innocenter ; cruelle et compatissante, frêle et toute puissante, vivant en pleine humanité et aussi par delà l'humanité, comme dans une sphère supérieure, être fait de contradictions qu'elle domine et qu'elle apaise : le pays qui a élaboré une telle figure peut satisfaire le besoin de délectation poétique des modernes et contribuer à sa formation.

Enfin l'éducation du caractère relève aussi de la Grèce ancienne. On cite beaucoup les *Vies* de Plutarque comme école d'héroïsme. Mais ce sont des textes appartenant à la dernière période de la Grèce païenne ; la Grèce de la période classique a glorifié l'héroïsme dans une figure à qui manque le charme d'Hélène, dont pourtant la richesse intérieure et

la vertu suggestive ne sont pas moindres : celle d'Héraclès. Héraclès est le type du bienfaiteur de l'humanité ; sa vie, étrangère à tout calcul intéressé, est consacrée à purger la terre des monstres qui l'infestent. Mais, loin d'être récompensé de son dévouement, le malheur ne cesse de l'accabler, et il meurt misérablement, victime d'une femme aimante perfidement trompée. L'antiquité n'a pas toujours respecté Héraclès ; elle l'a tourné en ridicule, elle l'a représenté brutal et sensuel, car elle a voulu lui garder intégral son caractère d'humanité, mais elle n'en a pas moins profondément senti la grandeur tragique de sa destinée douloureuse. Aussi, si sa carrière terrestre ne lui donne pas le bonheur, la mort lui apporte la compensation. Elevé au ciel, il est admis parmi les dieux. Et la grandeur de son héroïsme a tellement frappé les Grecs que peu à peu sa personnalité, d'abord remarquable surtout par la force physique et par l'endurance, s'est enrichie d'éléments d'ordre plus élevé : sagesse, justice, science, mérites de tous genres. Héraclès est devenu le modèle de l'humanité dans son effort pour la réalisation de l'ordre divin.

Quelle que soit, par ailleurs, notre ignorance à son égard, l'étude de la civilisation qui nous a laissé un tel héritage reste pour nous un incomparable moyen d'éducation. De l'élixir de la Grèce antique il ne nous reste que quelques gouttes au fond d'un flacon brisé par le temps et la barbarie ; l'élixir a une telle vertu que ces quelques gouttes suffisent pour assurer la droite, la ferme croissance des intelligences et des cœurs. Utilisons-les donc sans inquiétude, même si nous n'arrivons pas à retrouver la formule de l'élixir.

* *

Notre connaissance de la Grèce antique s'accroît, s'accroîtra lentement au fur et à mesure des découvertes et des recherches ; l'étude de ses créations peut, dès maintenant, nous en livrer les leçons essentielles. Les deux points de vue, le point de vue de l'érudit et celui de l'humaniste, sont tous deux légitimes ; si nous voulons préciser la formation des idées de Socrate ou l'évolution du mythe d'Héraclès, si nous voulons retracer l'histoire authentique de tant d'autres figures, réelles ou légendaires, dont la poésie, la beauté, la noblesse d'âme nous

ravissent, nous tombons dans un abîme d'ignorances et d'incertitudes. Ne renonçons pas à notre recherche, si ardue, si trop souvent vaine qu'elle soit, mais ne renonçons pas non plus au bénéfice intellectuel et moral que nous apporte, sans plus attendre et si imparfaitement connu soit-il, l'objet même de notre recherche. Le véritable helléniste est celui en qui s'associent la connaissance érudite et l'intelligence vivante. Après avoir confronté documents et hypothèses de tous genres, sachons aller, en toute simplicité d'esprit, vers les chefs-d'œuvre que nous a légués la Grèce en n'y cherchant qu'une source d'enchantement ou d'élévation et en murmurant avec le poète :

Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux.
